

fleurs sur ma tombe; elle te convaincra, de nouveau, que tout ne périt pas avec nous.

LES SOEURS DE LAIT.

Monsieur de Beauregard, attaché à l'ambassade de France près la cour de Russie, veuf depuis plusieurs années, avait confié l'éducation de Léonore, sa fille, à madame de Clermont, l'une de ses parentes. Cette dame possédait une terre considérable près d'un village du pays de Caux, où Léonore avait été nourrie par une riche fermière à qui M. de Beauregard avait autrefois rendu d'importans services. Cette digne et excellente femme, nommée Susanne, avait allaité Léonore en même temps que Suzette, sa propre fille, sans que jamais on pût distinguer à laquelle des deux elle accordait le plus de soins et de tendresse. Léonore et Suzette furent élevées ensemble par la même mère, reçurent les mêmes caresses, sucèrent, avec le lait, l'habitude de se voir, de se sourire, de s'em-

brasser

brasser et de jouer ensemble: peu à peu elles confondirent leurs plaisirs et leurs peines, leurs goûts, leurs penchans, en un mot, toute leur existence; aussi, une fois parvenues à l'âge de trois ans, elles ne pouvaient se passer l'une de l'autre. Suzette fut le premier mot que prononça Léonore: Léonore celui que prononça Suzette; on les rencontrait sans cesse dans l'avenue du château de madame de Clermont, courant, jouant et se caressant. Léonore avait-elle reçu quelques bonbons, quelques friandises, elle en réservait une partie pour Suzette, à qui elle courait les porter. Suzette, de son côté, avait elle obtenu un gâteau, quelques beaux fruits, bientôt elle prenait sa course, et allait en faire part à Léonore. Madame de Clermont, qui voyait, dans le tendre attachement de ces deux sœurs de lait, le développement de deux bons cœurs, et le présage d'un heureux caractère dans sa petite parente, seconda de tous ses efforts cette touchante amitié, en multipliant toutes les occasions d'en resserrer les liens, d'en augmen-

augmenter les charmes et d'en utiliser les effets.

Cette naïve et touchante liaison dura plusieurs années; et déjà Léonore et Suzette avaient atteint leur douzième printemps, lorsque M. de Beauregard revint de Russie avec l'ambassadeur de France. Il s'empressa de venir voir sa fille au château de madame de Clermont; et la trouvant arrivée à l'âge où l'éducation doit se former, il déclara qu'il était dans l'intention de l'emmener à Paris afin de lui donner des maîtres et de la rendre digne de figurer bientôt parmi toutes les personnes de distinction chez lesquelles il se proposait de la présenter.

Léonore, qui commençait à partager l'orgueil et l'ambition de son père, accueillit avec joie ses propositions, et se disposa à quitter le château où elle avait été élevée; à se séparer de la respectable madame de Clermont qui avait soigné son enfance, de la bonne Suzanne, sa nourrice, et enfin de sa sœur de lait, à qui elle annonça cette prompte séparation.

Le

Le désespoir de Suzette fut inexprimable. «Quoi! tu t'en vas, ma chère petite sœur? lui disait-elle, les mains jointes et les yeux noyés de larmes. Oh! mon Dieu, que j'suis malheureuse! qu'est-ce qui m'aidera à manger mes gâteaux et mes fromages? Im'faudra donc jouer toute seule, parcourir c'avenue, c'village et tous ses environs, sans t'y voir! et c'qu'il y aura d'plus cruel encore, c'est que j'n'y pourrai faire un pas, sans qu'tout ne m'rappelle ma chère petite sœur, et n'me dise: «c'est là qu'nous nous sommes embrassées; c'est là qu'nous avons appris à lire; c'est encore là qu'nous dénichâmes c'nid d'tourterelles qu'nous avons pris tant d'plaisir à élever, et qui sont encore toutes les deux dans ta chambre: les entends-tu roucouler? Elles ont été nourries ensemble comme nous, elles s'aiment comme nous nous aimons; elles sont heureuses comme nous l'étions; mais on ne les séparera pas; elles vivront toujours l'une auprès de l'autre; et moi, je n'te verrai plus! tu t'en vas dans c'Paris, où tu n'penserai plus guère à Suzette,

où

où tu l'oublieras peut-être . . . Oh! mon bon Dieu, que j'suis donc malheureuse!»

Léonore ne put s'empêcher d'être émue du désespoir de Suzette. Elle l'embrassa plusieurs fois, lui promit de revenir souvent la voir, et s'en sépara pour monter en voiture avec son père et madame de Clermont qui fut passer quelque temps à Paris avec eux.

Léonore s'habitua facilement au nouveau genre de vie qu'on lui fit prendre. Coquette et égoïste, elle éprouva le plus grand plaisir à se parer tous les jours, à paraître dans les différens spectacles et dans les cercles les plus brillans. Bientôt elle oublia le village où elle avait été élevée; et, sans madame de Clermont qui souvent parlait de son château et des bonnes gens qui l'entouraient, ni le nom des Suzanne, ni celui de Suzette n'eussent jamais été prononcés par la jeune personne. Eblouie, au milieu du tourbillon du grand monde, elle ne songeait qu'à briller et à acquérir des talens qui la fissent distinguer. M. de Beauregard, qui avait remarqué

en

en elle d'heureuses dispositions pour la peinture, lui prodigua tous ses soins, les leçons des plus grands maîtres; et, en peu de temps, elle fit dans cet art des progrès étonnans.

Bientôt madame de Clermont, dont la faible santé ne pouvait s'habituer au train de vie de la capitale, annonça qu'elle allait retourner à sa terre, et revoir les bons habitans du pays de Caux. M. de Beauregard regretta d'autant plus cette amie sûre et respectable, qu'elle tenait lieu de mère à Léonore; et qu'il se voyait forcé de s'éloigner encore de sa fille qui entrait alors dans sa treizième année, et de la mettre dans une de ces maisons consacrées à l'éducation des jeunes demoiselles.

Le jour fixé pour le départ de madame de Clermont, Léonore qui, depuis son enfance, n'avait cessé d'éprouver sa tendresse, témoigna quelques regrets de s'en séparer; mais elle ressentait au fond du cœur un plaisir secret d'être débarrassée d'une surveillante sévère qui souvent avait empêché son père de lui donner telle ou telle parure, et
de

de la conduire à telle fête. Cependant, comme la nature ne perd jamais ses droits, au moment où madame de Clermont quitta Léonore, elle ne put retenir quelques larmes; elle remercia cette mère adoptive de toutes ses bontés, et la chargea d'embrasser sa nourrice Suzanne, et de remettre à sa sœur de lait un fichu de mousseline brodé et garni de dentelle, que son père venait de lui donner à cet effet.

Peu de temps après le départ de madame de Clermont, M. de Beauregard, à qui ses occupations importantes et presque continuelles ne permettaient pas de se livrer aux soins qu'exige une éducation brillante, mit sa fille dans une de ces pensions renommées, où l'on peut à-la-fois orner son esprit, former son cœur, et perfectionner les heureuses dispositions qu'on a reçues de la nature.

Léonore, dont le penchant à l'orgueil et à l'ostentation ne faisait qu'augmenter chaque jour, ne tarda pas à devenir l'amie de toutes les pensionnaires qui, adulées de leurs parens, faisaient le plus de dépense, et suivaient

vaient tous les caprices de la mode et de la vanité.

Six mois s'étaient écoulés depuis que Léonore avait quitté le pays de Caux. Suzette, qui ne cessait de gémir de son absence, obtint de sa mère la promesse d'aller à Paris voir et embrasser encore sa sœur de lait. Elles partirent un matin dans une petite charrette couverte, toutes les deux parées de leurs plus beaux ajustemens, arrivèrent et descendirent chez une riche fruitière de la Halle, leur parente, qui les reçut avec cette franche cordialité qui caractérise le bon peuple de Paris. Dès le soir même, Suzette voulut aller voir Léonore à sa pension; et, sur le récit que Suzanne et sa fille en firent à la fruitière, celle-ci voulut les accompagner. Les voilà donc toutes les trois qui, munies des différens cadeaux qu'elles destinaient à la jeune pensionnaire, montèrent dans un fiacre, et se firent conduire à la maison qu'elle habitait.

Léonore se promenait en ce moment au fond des jardins, s'entretenant avec plusieurs
jeunes

jeunes personnes de son âge de tous les moyens de plaire et de briller: avertie qu'on la demandait, elle s'imagine que c'est quelques visites d'importance ou quelques nouvelles fêtes qu'on vient lui proposer. Elle traverse les jardins en courant, pénètre dans le salon, où un grand nombre de pensionnaires étaient réunies, et se trouve tout-à-coup dans les bras de Suzanne et de sa fille, qui la pressent dans leurs bras et la couvrent des plus tendres caresses. «Mais comme t'es donc grandie, ma p'tite Lolore! lui disait sa nourrice: je n'avons plus besoin maintenant d'nous baisser pour t'embrasser: aussi, comme tu vois, j'en prenons tout à notre aise. — Quiens! ajoutait la fruitière, faudra-t-il pas s'gêner avec celle qu'on a nourrie de son lait? — Mais baise-moi donc encore, lui répétait Suzette qui pressait une de ses mains qu'elle mouillait de ses larmes: sais-tu ben que v'là six mois entiers qu'nous n'nous sommes vues. Tes tourterelles s'portiont toujours bien, et s'beciont comme j'faisons en ce moment; ton p'tit chevreau, qu'est

qu'est d'venu une grande chèvre, fait maintenant des fromages d'crème dont j't'apportons un échantillon. — Et moi, reprit Suzanne, j't'offrons c'gâteau d'fine fleur de froment, dont j't'ai tant d'fois régagée; c'panier d'chasselas qu'j'avons su conserver malgré les grands froids qu'il a fait c'hiver, et c'bouquet d'lilas en boutons, que j'avons cueilli dans l'bosquet planté l'jour heureux où l'on me choisit pour ta nourrice, et qui, grâce à Dieu, commence à former un ombrage où tous les soirs j'allons jaser d'toi avec not'homme, ton père nourricier. — Et moi, mon chou, ajouta la fruitière, pour vous r'mercier d'm'avoir procuré l'plaisir d'voir ma commère Suzanne, j'vous offrons l'meilleur et l'plus beau pied d'ananas qu'il y ait dans toute la Halle; ça j'dis j'm'en vante...; mais c'est à condition qu'vous m'permettez d'vous baiser à mon tour une petite goutte, car, foi d'femme, vous êtes un joli brin d'fille....» En achevant ces mots, elle pressa fortement Léonore dans ses bras, et la couvrit de deux gros baisers, conjointement avec Suzanne et sa fille.

Cette scène, à la fois gaie et sentimentale, produisit sur le cœur de Léonore une impression d'embarras et de confusion qu'en vain elle aurait voulu déguiser. Les caresses familières de Suzette, les éclats de rire des pensionnaires qui se trouvaient présentes, tout augmenta le trouble de la jeune personne, au point qu'elle ne répondit qu'en rougissant et avec dédain aux hommages francs et naïfs de la fruitière et de ses deux cousines, qui restèrent stupéfaites de surprise et d'humiliation; mais ce qui mit le comble à la peine de Suzette, ce fut d'entendre Léonore lui adresser un *vous* cruel, chaque fois qu'elle la tutoyait avec l'effusion de la plus vive amitié. «Quoi! tu me dis *vous*, s'écria-t-elle, quand je t'disons *toi*! Est-ce que je n'sommes plus ta sœur de lait? Si tu savais quel mal tu me fais là! — M'est avis pourtant, ajouta Suzanne avec fierté, que j't'ons assez bien nourrie, soignée, bercée, caressée, dorlotée, pour que tu n'en perdes pas la mémoire. — Mort de ma vie! dit à son tour la fruitière, les deux poings sur les hanches,

nour-

nourrissez-les donc d'vot'lait, traitez-les ni plus ni moins qu'vos propres enfans, v'là pourtant comme i'vous r'çoivent! Viens, **ma** commère, et laisse là c'te p'tite bégueule qui déjà veut faire sa grande dame, et qui rougit de sa nourrice; jamais al' ne prospérera, c'est moi qui te l'dis: point d'bonheur pour les ingrats! . . . » En achevant ces mots, elle entraîna Suzanne qui respirait à peine, et Suzette qui, fondant en larmes, tournait à chaque instant la tête pour voir si Léonore ne la rappelait pas . . . Mais celle-ci les avait vues sortir avec une joie coupable qu'on remarquait à travers l'altération de ses traits.

La dame qui dirigeait la pension était rentrée dans le salon au moment même où la fruitière faisait à Léonore cette fatale prédiction; elle s'en fit expliquer le motif, blâma son élève de son étrange conduite, et la punit sévèrement de son ingratitude. Mais l'égoïsme et l'orgueil s'étaient tellement emparés du cœur de Léonore, que l'idée d'avoir excité le rire de plusieurs pensionnaires,

était la seule qui pût lui causer quelque chagrin

Léonore, parvenue à l'âge de quinze ans, était plus belle que jamais, et malgré les vices de son âme, on la distinguait par mille avantages, et surtout par un talent remarquable dans la peinture. Elle faisait le portrait d'une ressemblance parfaite; et son père, toujours aveuglé par sa tendresse, s'imaginant que l'éducation de sa fille était entièrement terminée, la reprit auprès de lui, et la présenta dans les cercles les plus brillans de Paris, où, en flattant sa vanité, on acheva de corrompre son cœur.

Suzanne et sa fille, par un reste d'égards et de tendresse, avaient caché constamment à madame de Clermont, affaiblie par l'âge et les infirmités, la pénible réception que leur avait faite Léonore; mais elles ne revinrent plus la visiter à sa pension. Quelques mois après, madame de Clermont parut menacée de succomber à ses maux: elle mourut en effet dans son château, environnée de tous les heureux qu'elle avait faits, et rendit le
dernier

dernier soupir dans les bras de Suzette, à qui elle confia son portrait enrichi de diamans, pour le remettre à Léonore. Sa fortune, en ce moment assez considérable, fut le partage de plusieurs neveux qu'elle avait.

Suzette s'empressa de faire parvenir ce portrait à Léonore qui parut un moment sensible au souvenir de celle qui avait dirigé son enfance. Mais bientôt elle en sépara les diamans pour en former un riche collier, et mit le portrait dans un simple médaillon qu'elle suspendit à la cheminée de sa chambre. Suzette, en lui envoyant ce don précieux, lui avait fait écrire par le maître d'école du village, une lettre conçue en ces termes.

«Mam'zelle....., car je n'pouvons plus
«plus t'appeler ma sœur....., j'vous envoyons,
«avec la présente, le portrait d'celle qui vous
«a élevée: j'aurions été, ma mère et moi,
«vous le r'mettre nous-mêmes, si vous n'eus-
«siez pas tant fait ta bégueule, quand j'fûmes
«vous voir il y a trois ans.

«J'n'en

«J'n'en prions pas moins Dieu d'veiller
sur toi, et sur ce je nous disons vot' très-
humble servante et toujours ta sœur de lait,
quoique t'en dises

«SUZETTE.»

«P. S. Mon père et vot' nourrice s'por-
tionent à ravir, Dieu merci! tes deux tourterel-
les roucoulent toujours, et ta chèvre blanche
fait par semaine sa douzaine d'fromages;
mais ça n's'ra pas pour vous.»

Léonore qui, en lisant cette lettre, souri-
ait avec dédain, ne put néanmoins s'empêcher
d'éprouver au fond de son cœur un secret
murmure qui lui rappelait tous les torts qu'elle
avait eus. Elle répondit à Suzette une
lettre courte, mais expressive, et y joignit
son portrait en miniature, l'un des meilleurs
ouvrages qu'elle eût faits jusqu'alors, la priant
de l'offrir à Suzanne . . . à sa chère nourrice
dont jamais elle n'oublierait les soins et la
tendresse.

Ce cadeau fut accueilli avec transport:
Suzanne l'attacha à son col, disant qu'elle
croyai

croyait encore sentir sa Lolore à son sein. Suzette ne cessait de baiser et rebaiser cette chère image, et répétait en la regardant : « Jarni qu'elle est jolie ! qui croirait que c'n'est là qu'un mauvais cœur ! . . . » Mais bientôt ses yeux se mouillaient, et dans son émotion elle s'écriait : « Va, tu seras toujours ma sœur : i'tont gâtée dans c'Paris et dans c'grand monde ; mais j'nous r'trouverons, j'nous r'verrons ; oui, je n'sais quoi m'dit que j'nous embrasserons encore . . . »

Deux ans se passèrent. Léonore parvenue à cet âge où la jeunesse est dans toute sa force, la beauté dans tout son éclat, touchait au moment de contracter un mariage qui devait assurer le bonheur de sa vie ; mais le sort qui la destinait à de rudes épreuves, la priva tout-à-coup de son père. M. de Beau-regard, dont la santé avait été affaiblie par de nombreux travaux et les voyages qu'il avait faits depuis quinze ans, mourut subitement ; son opulence ne consistant qu'en fortes pensions qui s'éteignirent avec lui, et sur lesquelles il n'avait fait aucunes économies, il
ne

ne laissa pour héritage à sa fille que le talent de la peinture qu'elle cultivait toujours avec succès.

Léonore ne tarda pas à éprouver, que la perte du rang et de la fortune éloigne de nous les flatteurs, et jusqu'aux amis même: elle se trouva bientôt dans l'isolement le plus cruel et le moins attendu. Sa beauté ne fit alors que l'environner de dangers et de séductions; mais rappelant dans son cœur tous les principes de vertu qu'elle avait reçus dans son enfance, elle se retira du grand monde, se relégua dans une chambre, au quatrième étage; et là, pendant un an, elle exista du travail de ses mains, faisant à bas prix quelques portraits dont le mérite était ignoré.

Suzanne avait éprouvé autant de bonheur et de prospérité, que Léonore avait eu de revers et de malheurs. Propriétaire d'un domaine assez étendu, elle venait de marier Suzette; alors âgée de dix-neuf ans, au fils unique d'un riche agriculteur, l'un des plus beaux garçons du pays de Caux. Cette digne femme avait appris la pénible situation où se trou-

trouvait Léonore, et s'était entendue avec sa commère, la marchande de la Halle, pour en adoucir les rigueurs. Tantôt elle envoyait à l'adresse de la jeune solitaire, une ample provision de fruits et de légumes secs; tantôt un panier de gibier, de volaille, tantôt une provision de sucre et de café; et cela dès l'aube du jour, sans que jamais on pût connaître le commissionnaire. La belle orpheline, après avoir soupçonné telle ou telle personne qu'autrefois avait obligée son père, et surtout ayant un jour trouvée dans le dernier envoi qui lui avait été fait, dix louis dans une petite bourse de cuir, elle résolut de connaître la main généreuse qui la secourait avec tant de mystère. Elle passa donc la nuit entière à la croisée de sa chambre; et comme l'aurore commençait à paraître, elle vit une femme dont la tête était couverte d'un ample mouchoir, tenant un panier à son bras, venir se poster devant la porte de la maison, et jusqu'au moment où elle s'ouvrait, se tenir assise sur une borne qui était vis-à-vis. Léonore descend avec la rapidité de
l'éclair,

l'éclair, attend que le portier se lève; et à l'instant où ce dernier ouvre la porte, elle aperçoit l'inconnue qui, selon son usage, pose le panier sur le seuil, et s'enfuit. Léonore court après elle, la saisit dans ses bras; relève l'ample mouchoir qui couvre sa figure, et reconnaît cette brave marchande de la Halle qui lui révèle tout le secret en lui disant: «Tant qu'vous fûtes heureuse et fière, j'vous avons planté là, et c'était juste; mais à présent qu'vous êtes dans l'besoin, Suzanne et moi j'oublions tout, et j'avons résolu d'vous t'nir lieu d'feu vos parens....» L'orpheline pressait de nouveau cette digne femme contre son sein et la couvrait de caresses.... «Vous v'là donc enfin telle que j'désirions! reprit la marchande: comme le malheur nous change en peu de temps! mais vous me d'vez mon droit d'commission; et pour ça j'entends et j'prétends qu'vous veniez tous les matins chercher vot'pt'ite provision à ma boutique: j'vous frons bon marché, soyez tranquille: vot' bonne nourrice m'a mise en fonds pour long-temps. Venez donc me voir, j'boirons
une

une petite goutte à sa santé....» En achevant ces mots, la fruitière s'arracha des bras de Léonore qui lui remit encore un dernier baiser pour Suzanne.

Peu de jours après, notre orpheline eut une autre aventure qui ne fit pas moins d'effet sur son cœur. Un matin qu'elle travaillait dans son atelier, elle entend frapper à sa porte, et va ouvrir. C'était un habitant de la campagne qui, par son costume, sa figure franche et enjouée, sa force et son langage, annonçait être un de ces riches agriculteurs qui cachent l'opulence sous les dehors de la bonhomie et de la simplicité. Celui-ci était dans la fleur de l'âge; et sans autre préambule, il dit en entrant: «C'est-*i* pas vous qu'on nomme mam'selle d'Beau-regard? — Moi-même, répondit Léonore. — Ah! c'est vous dont on m'a tant parlé, reprit l'inconnu, en la regardant de la tête aux pieds: en c'cas vous pouvez m'rendre un grand service: j'vous payerons ben, n'ayez pas peur. Il s'agit donc de m'bacler une peinture d'famille: c'est qu'tel que vous m'voyez,

m'voyez, j'avons pour femme la plus belle d'not' canton, et j'voudrais qu'vous m'peinturlussiez assis sur l'soc d'une d'mes charrues, reprenant haleine d'un air joyeux, et comme qui dirait: *«J'avons fini nos semailles...»* Auprès d'moi s'rait ma femme, taillée ni pus ni moins qu'vous, m'apportant l'diner du laboureur, et me r'gardant d'un air qui voudrait m'dire: *«J'suis heureuse d'être à toi...»* D'l'autre côté, s'rait la mère d'ma femme, qu'j'aimons tout comme la not' propre, encore fraîche et ben av'nante, et qui nous r'gardant tous les deux en souriant, semblerait dire à son tour: *«Bien, mes enfans! aimez-vous et travaillez; g'nia qu'ça pour prospérer.»* — J'aime beaucoup cette idée, lui répondit Léonore, étonnée de l'expression que mettait l'inconnu à ce qu'il disait: mais c'est un tableau tout entier que vous me demandez là, et je crains bien qu'il ne soit au-dessus de mes forces. — Oh qu'non, reprit l'agriculteur, j'ons dans l'idée qu'vous pourrez l'faire mieux qu'personne; pour vous l'prouver, j'allons vous compter vingt-cinq louis d'avance,

et

et quand ça sera fini, si ça vaut mieux, vous n'aurez qu'à parler.» A ces mots il se pose sur une chaise, et veut absolument que Léonore se mette à l'ouvrage à l'instant même.

Celle-ci, riant malgré elle, et surprise de la franche générosité de l'inconnu, refusa les vingt-cinq louis qu'elle dit être fort au-dessus de ce que vaudrait son ouvrage, et elle ajouta: «Quand j'aurai fini, vous me paierez ce qui me reviendra; mais je ne puis commencer sur-le-champ: il faut avoir une toile analogue, préparer des couleurs. — Oh ben! reprit en se levant brusquement l'inconnu, pendant qu'vous allez disposer tout ça, j'allons au-d'avant d'ma femme et d'sa mère, qu'j'ons envoyé chercher à not' auberge, et vous verrez qu'elles méritent ben l'honneur de la portraiture.» Il sort aussitôt, laissant sur une table les vingt-cinq louis, et Léonore, encore toute interdite de cette singulière aventure. Cependant elle prépare une toile et sa palette, se promettant bien de faire un tableau qui lui ferait honneur, et
qu'elle

qu'elle appellerait *le bonheur des champs...* A peine avait-elle achevé toutes ses dispositions, qu'elle entendit plusieurs personnes monter dans l'escalier, et retentir une voix qui la fit tressaillir, et qu'elle crut être celle de sa nourrice. C'était elle-même en effet, qui, accompagnée de sa fille, venait avec avec son gendre qu'elle avait envoyé d'avance préparer Léonore à cette touchante entrevue. La bonne marchande de la Halle les accompagnait. Au moment où Suzanne entre dans la chambre de la jeune artiste, cette dernière jette un cri perçant, s'élance dans ses bras, et la couvre de baisers et de larmes. Suzette, qu'elle n'avait pas vue depuis sept ans, et qui était devenue l'une des plus belles femmes du pays de Caux, soutenait Léonore éperdue et chancelante; ces trois têtes réunies ensemble, se prodiguant mille caresses, sans pouvoir proférer une parole, et confondant leur joie, leurs soupirs et leurs pleurs, formaient le plus délicieux tableau dont Léonore n'eût pas manqué de saisir l'expression, si elle n'eût fait partie de la scène.

Enfin

Enfin Suzanne parlant la première, s'écria : « J'pouvons donc t'presser encore sur ce sein qui t'a nourrie ! — Et moi, lui répondit Léonore, je puis enfin reprendre place dans le cœur de ma seconde mère ! — Va, tu n'en es jamais sortie ! — Pas plus qu' du mien, dit à son tour Suzette, en l'embrassant de nouveau. — Mais comme tu es devenue belle ! ajouta Léonore. — C'est l'effet du bonheur, reprit Suzanne : tu vois son mari, al' n'a pas mal choisi, j'espère, et je pouvons dire sans vanité, qu'ça fait le plus beau couple Allons, Jacques, embrasse-la donc ; elle est aussi d'la famille » Le jeune homme s'empresse d'obéir à sa belle-mère, et d'appuyer sur les joues de Léonore deux bons baisers qui en dissipèrent la pâleur ordinaire, causée par le chagrin et l'excès du travail. « Est-ce qu'il n'y aura rien pour la commissionnaire ? s'écria à son tour la marchande de la Halle. — Oh ! de tout mon cœur, dit Léonore, n'êtes-vous pas aussi ma seconde mère-nourrice ? Braves gens, dignes amis, excellens cœurs, comment pourrai-je jamais

jamais réparer tous mes torts? Comment reconnaître ce que vous avez fait pour moi? — J'allons t'en indiquer le moyen, répartit vivement Suzanne; viens avec nous passer queuques mois: ç'a t'fera du bien et à nous d'même: ta santé paraît affaiblie, t'as besoin d'te r'poser, et de r'prendre des forces; la vue du pays où tu fus élevée, de c'château d'feu madame de Clermont, et qui appartient aujourd'hui à l'un de ses neveux, une saine nourriture, un peu d'exercice, nos caresses et nos soins, tout ç'a t'rendra la santé, et ces belles couleurs qui t'allaient si bien: tu pourras à ton aise manger d'ces gâteaux au beurre, d'ces fromages d'crème que tu aimais tant; et si queuquefois j'te fatiguons par nos prévenances, j't'ennuyons d'not' babil, et bien, m'n enfant, t'auras ta chambre à toi seule, où c'que tu pourras t'amuser à ta peinture. Et moi, ajouta Suzette, je te promets d'aller me promener tous les jours avec toi; de r'voir ensemble les lieux où j'avons passé notre enfance; et si, grâce à Dieu, j'devonnons sous queuques mois, nourrice à not'tour,

eh

eh ben, tu seras la marraine d'mon enfant. Viens, ma bonne petite sœur. — V'nez, oh! venez avec nous, mams'elle, s'écriait Jacques, vous frez encore ben pus fidèlement c'tableau d'famille que j'vous avons d'mandé. — Viens, répéta Suzanne, ton père nourricier t'attend: i' n'manque pus qu'toi à ta nourrice pour être la plus heureuse des femmes...» Léonore, dont l'émotion était inexprimable, pressant tour à tour sur son cœur cette respectable famille, accepta sans hésiter leurs offres, dont elle connaissait toute la sincérité: elle prépara donc ce qui lui était nécessaire pour son départ, et remit au généreux Jacques les vingt-cinq louis qu'il avait laissés sur une table. Suzanne et sa fille l'aidèrent avec empressement, pendant que Jacques fut chercher sa charrette couverte, attelée de trois bons chevaux. Il y mit tout ce que Léonore avait disposé pour son voyage; et Suzanne proposa de partir à l'instant même. — «Non pas, non pas, dit la fruitière, on n'me quitte pas comme ça. J'entends et j'prétends que ma commère et

ses enfans, car maintenant vous v'la du nombre, dit-elle à Léonore; oui, j'entends qu'vous veniez tous les quatre manger à ma boutique la plus belle dinde aux truffes qui soit dans toute la Halle: c'est à moi qu'appartient la première réunion d'famille. Soyez tranquille, ajouta-t-elle, j'viendrons en vot' absence nettoyer vot' petit ménage, et j'en paierons les loyers en vot' nom. Allons, v'nez tous, et sitôt l'dîner, vous s'rez libres de m'quitter, et d'regagner pays.»

A ces mots, Suzanne et sa fille donnent le bras à Léonore, Jacques porte sa cassette qui renfermait tout ce qu'elle avait de précieux; et la marchande fermant à double tour la porte de l'appartement, les emmène faire le repas le plus splendide que Léonore eût fait depuis long-temps, et où elle goûta le plaisir le plus vrai qu'elle eût éprouvé de sa vie.

Le lendemain au soir, nos heureux voyageurs arrivèrent au pays de Caux, où ils furent reçus par le mari de Suzanne avec tous les transports de la joie la plus franche.

Léo-

Léonore tressaillit en revoyant le hameau où elle avait été nourrie, le château de madame de Clermont où elle avait été élevée, la prairie et tous les sites délicieux, témoins des jeux de son enfance. Le bonheur dont elle jouissait, ramena sur ses traits nobles et réguliers la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse; elle reprit avec sa beauté, son enjouement, ses heureuses saillies, et se proposa enfin de commencer le tableau de famille que Jacques lui avait commandé.

Mais l'habitation de Suzanne ne lui offrait aucun lieu commode pour l'exécution de ce projet. De petites croisées en vitrage de plomb, ne lui donnaient pas le jour nécessaire à son travail; elle résolut, en conséquence, de se procurer au château un local, où elle pût exécuter sur la toile toutes les idées qu'elle s'était proposé de réaliser.

Ce château était en ce moment habité par un neveu de madame de Clermont, qui en était devenu propriétaire. Veuf depuis un an, il se livrait entièrement à l'éducation de deux enfans, fruit de l'union la plus heureuse.

Amant

Amant passionné des arts, et simple dans ses goûts, il employait la plus grande partie de sa fortune à secourir tous les infortunés; aussi les habitans du village le regardaient-ils comme un père que madame de Clermont leur avait légué en mourant, pour continuer ses bienfaits et faire honorer sa mémoire.

M. de Solange, tel était le nom de cet homme aimable, accueillit Léonore avec le plus vif intérêt. Il partagea l'émotion qu'elle ressentit, en revoyant les lieux où elle avait reçu les premières leçons de vertu: il mêla ses pleurs à ceux que laissa couler cette belle orpheline, devant le portrait de madame de Clermont, qui était dans le salon; et, sur la demande que lui fit Léonore, d'un endroit favorable à la peinture: «Choisissez, lui dit M. de Solange: tout mon château est à votre disposition; heureux de le voir embelli par votre présence, de le voir orné de vos talens.»

Léonore préféra la chambre où elle avait été élevée; et dès le lendemain, y faisant monter la toile qu'elle avait préparée, et tout

ce qui lui était nécessaire, elle esquissa le tableau qui, peu de jours après, représenta l'heureuse figure du jeune Jacques, assis sur sa charrue. Bientôt elle groupa autour de lui, Suzanne et Suzette, ainsi qu'il l'avait désiré; mais afin de jeter plus d'intérêt et de vérité dans cette heureuse composition, elle se représenta elle-même sur un des côtés du tableau, assise tristement sur un tertre, regardant d'un air respectueux et reconnaissant le portrait en miniature de madame de Clermont, et tenant de l'autre main un volume des *Liaisons dangereuses*. Ce contraste frappant donnait encore plus d'éclat au groupe joyeux qui formait le centre du tableau. Tout y était vrai, profondément senti, digne, en un mot, du pinceau des plus grands maîtres. Suzanne et sa famille, qui chaque jour venaient poser modèle, ne pouvaient revenir de leur surprise, tant leur ressemblance était frappante. M. de Solange, non moins étonné que ces braves gens, encourageait Léonore, lui prodiguait les éloges les plus flatteurs; mais son émotion égala sa surprise, lorsqu'un
matin,

Le matin, après quelques jours qu'il avait été forcé de s'absenter, il se reconnut lui-même de l'autre côté du groupe représentant Jacques et sa famille. Léonore l'avait peint désignant ce groupe à ses deux enfans à qui il semblait dire: *«Voyez comme ils sont heureux! aimez le travail; soyez toujours unis; tâchez de vous suffire à vous-mêmes, et jamais vous ne connaîtrez le malheur»*

Léonore, pour réunir dans ce tableau tous les sentimens qui occupaient sa pensée, mit sur le troisième plan, et tout-à-fait sur le côté, le tombeau de madame de Clermont, devant lequel plusieurs habitans du pays de Caux faisaient à genoux leur prière, pendant que deux jeunes filles y déposaient des fleurs. Sur le devant de la tombe, on lisait cette inscription: *«A ma seconde mère!»*

Ce tableau étant achevé, M. de Solange ne voulut jamais consentir qu'il sortit du château. C'est en vain que Jacques, ses vingt-cinq louis à la main, soutenait qu'il était à lui. «Il vaut bien davantage! s'écriait M. de Solange: tout l'or que tu possèdes ne pourrait
le

le payer; et je déclare que jamais rien ne pourra m'en séparer . . . » S'adressant ensuite à Léonore, il ajouta; «Et vous, qui joignez à tant de talens une âme sensible, épurée par le malheur, daignez m'aider à conserver, à embellir le dépôt sacré qu'en mourant me laissa mon épouse. Mes deux enfans, dont vous avez si fidèlement retracé les traits aimables, ont besoin, malgré tous mes soins, d'une seconde mère: je ne puis mieux choisir que celle qui s'est représentée dans ce même tableau, si digne de les guider, de les instruire, et surtout de les préserver des *liaisons dangereuses* . . . » En appuyant sur ces derniers mots, M. de Solange désigna le livre que Léonore avait eu le courage d'indiquer dans le tableau: au même instant ses deux jeunes enfans, saisissant chacun une main de Léonore, et la baisant à plusieurs reprises, s'écrièrent à leur tour: «Soyez notre maman, et nous vous aimerons bien.» Léonore, surprise, émue, fut d'abord quelques instans sans pouvoir proférer une parole; mais pressant contre son sein les deux jolis enfans

enfans de M. de Solange, elle leur dit, avec l'accent le plus expressif: «Oui, oui, le ciel vous a rendu votre mère.» Aussitôt Suzanne, sa fille et son gendre tombent à ses genoux, en lui disant: «Vous serez aussi celle de tout le pays...» Léonore, dont l'âme sensible ne pouvait suffire à tant de douces émotions, se soutenait à peine, et se trouva appuyée sur le bras de M. de Solange, qui annonça que le mariage aurait lieu dans trois jours au château.

Cette heureuse nouvelle, répandue dans tout le village, y causa une si grande joie, que, le jour fixé, Léonore, en se réveillant, aperçut la croisée de sa chambre ornée de guirlandes de fleurs et de feuillage: au moment où elle l'ouvrit, tous les habitans du village, au son d'une musique champêtre, lui adressèrent les vœux les plus touchans. Jacques était à la tête des jeunes gens; Suzanne à celle des mères de famille; et Suzette, quoique très-avancée dans sa grossesse, dirigeait les jeunes filles. Ce fut au milieu de ce tableau délicieux, et des plus vives acclamations,

ration
es de
épouse
union
mais au
le tous
lacer S
tèmes
rita S
le Jacq
ait ven
promit d
représent
ter, à
ni appo
e tarder
paga en
unt de
noment
loissan
s premiè
rait prom
Léonore
le fu jou
II

mations, que M. de Solange, accompagné de ses deux enfans, vint chercher sa nouvelle épouse, et la conduisit au château, où leur union fut célébrée sans éclat et sans faste; mais au bruit de l'ivresse et des acclamations de tous les habitans du pays. Léonore fit placer Suzanne à ses côtés, et lui rendit les mêmes honneurs qu'à sa véritable mère: elle traita Suzette comme sa sœur; et pour consoler Jacques de n'avoir pas le tableau qu'il était venu lui commander à Paris, elle lui promit de copier le groupe du milieu qui le représentait assis sur sa charrue, et d'y ajouter, à la place du diner du laboureur, que lui apportait Suzette, le bel enfant dont elle ne tarderait pas à le rendre père. Elle s'engagea en même temps à faire, pour le pendant de ce grand tableau, l'image fidèle du moment mémorable où M. de Solange la choisissant pour son épouse, elle avait reçu les premières caresses de ses enfans, et leur avait promis de remplacer leur mère.

Léonore fut fidèle à tous ses engagemens. Elle fit jouir son mari d'un bonheur inalté-

ble, ses enfans de la tendresse la plus constante. Elle fit Suzanne, sa vie durant, l'économe générale du château; Suzette, la principale fermière, et fut la marraine de son enfant. Elle voulut que la bonne marchande fruitière vint passer quelques jours avec eux, pour participer à la joie générale; enfin, elle orna les appartemens du château d'un grand nombre de tableaux qui représentaient les différentes époques de sa vie; et depuis ce temps on ne cesse, dans tout le pays de Caux, d'approuver le choix de M. de Solange, et de se rappeler *les Soeurs de lait*.

LE JOURNAL DES MODES.

La mode est une divinité qui soumet tout à son empire, à son caprice. Pour elle on se met à la gêne, on sacrifie son repos, on expose sa santé, souvent même jusqu'à sa vie.